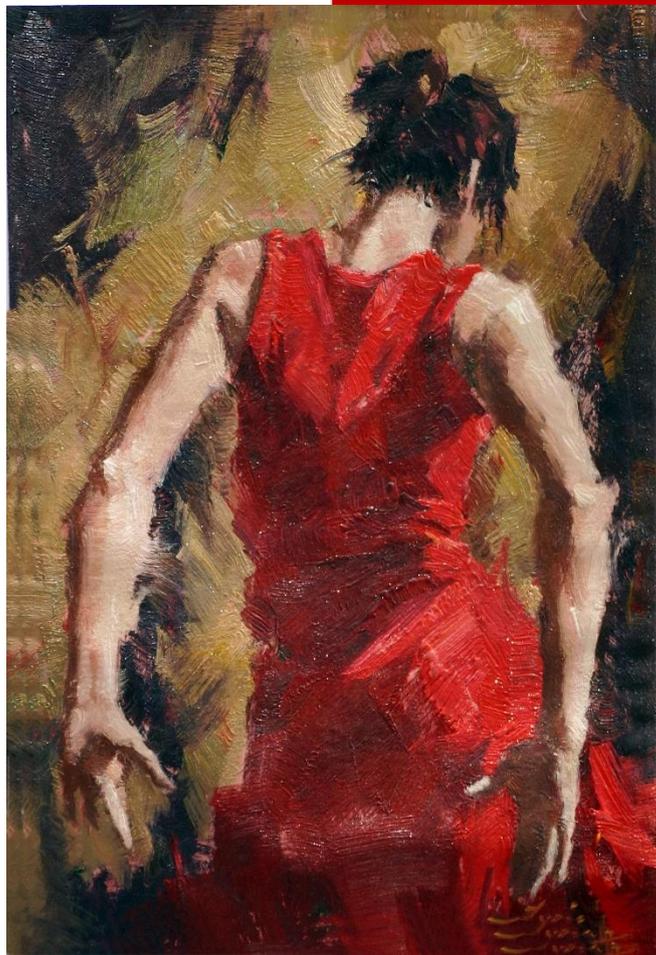


L'Ombre de Maria



Oratorio tiré du Tango-Operita

Maria de Buenos Aires

De Astor Piazzolla et Horacio Ferrer

Partons à la rencontre de Maria, jeune porteña née dans un bidonville de Buenos Aires. Amoureuse du bandonéon, elle le suivra dans les clubs de la ville, en quête de liberté, à la découverte du tango et de son monde haut en couleur.

Fort de sa double culture classique et tango, Astor Piazzolla fait se rencontrer ici deux genres que tout distingue : le genre de l'opéra très rigide et codifié et le style libre et irrévérencieux du tango. Le récit est tour à tour noir et éblouissant, calme et grinçant, tout comme Maria, vierge déchue, à la fois fille de joie et sainte « oubliée entre toutes les femmes ».

Véritable manifeste à la tolérance, ce Tango-operita montre la vie dans tous ses extrêmes du désespoir le plus profond à l'extase la plus sublime.



Chloë Lombard : Récit
Audrey Martin-Favrot : Hautbois
Matthieu Lebert : Piano
Roger Germser : Mise en scène
Augustin Rolland : Conseil Costume

Présentation des artistes



Chloë Lombard

Narration, écriture et mise en scène

Chloë Lombard naît en 1990 à Lyon, dans les pentes de la Croix Rousse. C'est par l'art du cirque qu'elle pratique pendant 10 ans, qu'elle débute sa formation artistique. En 2011, elle obtient un Bachelor en Arts du spectacle (Université Lyon 2) en parallèle de sa formation d'art dramatique à La Scène sur Saône. Après un an au Conservatoire de Genève, elle intègre en 2013 « La Manufacture » (Haute École des Arts de la Scène) à Lausanne. Pendant sa formation, elle travaille entre autres avec Oscar Gomez Mata, Jean-Michel Rabeux, Lucie Vallon, Franck Verduyssen.

Depuis, elle collabore avec différents metteurs en scène dont Marie Fourquet, Gwenaël Morin, Mathias Brossard, Guillaume Prin, Mohammad al Attar, Tibor Ockenfels, Joséphine de Weck (Opus 89).

Elle mène également des projets plus personnels et espiègles au sein du collectif CLAR et du collectif CCC, ainsi qu'avec Marie Romanens avec qui elle crée en 2019 Radio Maupasse, un dispositif de perfo-radio destiné à recueillir différentes paroles brutes.



Matthieu Lebert

Piano et arrangements

Matthieu Lebert, a eu très tôt le goût de la musique : c'est tout naturellement, dès l'âge de 6 ans, il s'installe pour jouer sur le vieil instrument qui trône dans le salon de la maison familiale. Il n'y a pas de tradition musicale dans sa famille, mais juste un goût prononcé pour la musique. Voyant que Matthieu s'intéresse au piano, ses parents l'inscrivent dans à l'école de musique de Privas. A 13 ans, Matthieu entre au CNR de Lyon et obtient son Diplôme d'Etudes Musicales à 16 ans.

Il obtient de nombreux prix lors de concours de piano, comme le prix spécial Jacques Wiss aux « Joutes des Adhémar » en 2003, le 1er prix des jeunes talents au Concours Steinway & Sons en 2004, le 1er prix au Concours Léopold Bellan ainsi que la médaille d'argent au Concours International de Lagny-sur-Marne.

En 2010, il intègre la Haute Ecole de Musique de Genève dans la classe de P. Devoyon et C. Pescia où il obtient un Bachelor de musique, puis un Master de Concert, qui comprends une année d'étude passée à l'UDK de Berlin dans la classe de B. Lehmann. Pendant cette année à Berlin, il fait de la Direction d'orchestre dans la classe de C. Larsen-Maguire. En parallèle, il intègre la classe d'Accompagnement de Lied d'A. Bauni et participe à de nombreuses master-class, notamment avec le pianiste Nicolai Lugansky.

Régulièrement, ce jeune pianiste est invité à se produire à divers festivals, comme les Jeudis du piano à Genève. Il a aussi eu l'occasion de jouer avec Anne Queffelec lors des Musicales de Soyons, au Théâtre de Valence et avec l'orchestre symphonique de Lyon dans la *Rhapsodie in Blue* de G. Gerschwain.

Outre ses compétences artistiques et pédagogiques, son intérêt ne s'arrête pas au piano : il aime aussi la musique symphonique, l'opéra, le jazz, l'improvisation et la musique électroacoustique.

Matthieu Lebert a aussi le goût de transmettre sa passion. Ainsi, il obtient un Master de pédagogie à la HEM de Genève en 2017.

Il a été professeur de piano dans diverses structures, tel que le Conservatoire Populaire de Musique et l'école internationale de Genève.

Soucieux de vouloir développer des projets artistiques à but de démocratisation musicale, il est titulaire du diplôme de Master de Développement de projet artistique à l'université Lyon 2. Par la suite il est nommé en qualité de Directeur de l'école intercommunale de musique et de danse de Tarare en septembre 2020.



Audrey Martin-Favrot
Hautbois et direction artistique

Audrey Martin-Favrot débute le hautbois à 7 ans à Villefranche sur Saône, puis au Conservatoire de Lyon avec O. Hue, C. Ognibene et Guy Laroche. Au terme d'un cursus complet, elle est diplômée en Hautbois, Formation Musicale, Ecriture et Culture Musicale.

Elle se perfectionne ensuite au Conservatoire de Montbéliard avec Christian Schmitt, puis au sein de la Haute Ecole de Lausanne, dans la classe de J-L Capezzali et V. Gay-Balmaz, où elle travaille la musique de chambre avec Vincent Coq et José- Daniel Castellon et l'orchestre avec Hervé Klopfenstein, Philippe Ferro et Leonardo García Alarcón.

Audrey a désormais à cœur de repousser les frontières du répertoire habituel du hautbois, en explorant également le jazz, la musique brésilienne et les musiques d'Europe de l'Est grâce à des ensembles comme le Duo Aranjuez, ou le Andreï Bernoff Trio avec lequel elle enregistre un album en 2016, mais aussi grâce à des formations orchestrales comme l'Orchestre Confluence.

Ses goûts éclectiques l'ont ainsi amenée à côtoyer des artistes tels que Eric-Emmanuel Schmitt, Marc Jolivet, Alain Carré, François-René Duchâble, Mikhaïl Rudy, Alexeï Birioukov, Deedee Bridgewater, China Moses, les Pink Martini ou Grand Corps Malade.

Musicienne à l'imagination débordante, Audrey Martin-Favrot est à l'origine de plusieurs projets de musique de chambre, dont un quintette à vent qui naîtra l'occasion de la saison 2018-2019.

A côté de ses activités de concertiste, Audrey enseigne le hautbois au Conservatoire à Rayonnement Communal d'Evian-les- Bains depuis septembre 2015.

Le spectacle

Initialement écrite pour trois chanteurs (dont un narrateur), bandonéon, flûte traversière, guitare électrique, piano, violon et contrebasse, nous vous proposons de redécouvrir cette œuvre née de la rencontre entre Astor Piazzolla et Horacio Ferrer à travers notre propre adaptation à mi-chemin entre lecture, théâtre, poésie et récital.

Tirant ses racines dans l'univers du surréalisme, cette œuvre est une véritable synthèse du style du compositeur Astor Piazzolla : tiraillé toute sa vie entre les racines traditionnelles du tango et sa vision nouvelle de ce style, le compositeur n'aura de cesse que de se battre contre les stéréotypes. En s'inspirant du swing du jazz et de l'écriture de la musique classique, il inventera de cette manière le style *Tango Nuevo* qui le caractérise.

Mise en abyme de ce parcours, l'ascension de Maria de la banlieue de Buenos Aires, son heure de gloire dans les cabarets du centre-ville, à son épuisement, son déclin, sa mort et sa renaissance spectaculaire suivent les évolutions du genre et de l'écriture du tango, au départ traditionnel, puis devenant une romance moderne.

Cette œuvre est très peu représentée et il n'est pas aisé de rendre compte de l'argument de cette pièce : véritable curiosité, l'action n'est pas représentée, mais évoquée par 16 tableaux pouvant être écoutés séparément et par un style d'écriture très poétique propre à Horacio Ferrer, empruntant beaucoup d'expressions au *lunfardo*, argot de Buenos Aires. On y retrouve les thèmes de la religion, la féminité, la pauvreté, l'amour ou la mort entremêlés ensemble, à tel point que chacun sera touché d'une manière différente.

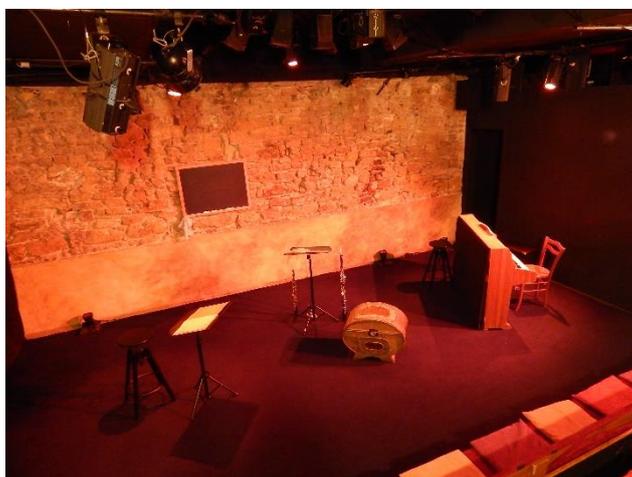
Il s'en dégage ainsi quelque chose d'unique où langue et musique sont de même nature : tantôt dense, lyrique, tantôt sensuelle ou dramatique, nous sommes moins dans une œuvre dramatique que dans une comédie burlesque et grinçante.

Le récit prend forme en français sous les mots du Duende, à travers desquels nous faisons connaissance avec Maria, figure féminine chargée de symboles.

Eprise de liberté, elle suit le bandonéon maudit à la découverte du monde du tango, mais celui-ci sera aussi son bourreau : voleurs et maquerelles tuent le corps de Maria, et condamnent son ombre à errer sans but dans les rues de Buenos Aires...

C'est le message d'amour du Duende transmis par une assemblée de psychanalystes qui va sauver Maria dans une apothéose entre Requiem et Annonciation.

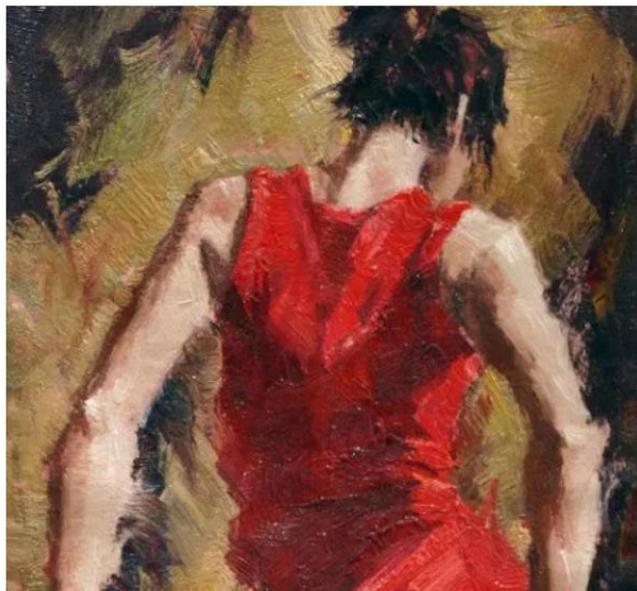
Durée totale du spectacle : 1h



Presse



ACCUEIL ARTS DE LA SCÈNE ▾ LITTÉRATURE ▾ BD ▾ CINÉMA ▾ MUSIQUE ▾ EXPOSITION ▾ COUPS DE COEUR



Arts de la scène Non classé Théâtre

L'ombre de Maria

📅 29 novembre 2019 👤 L'Envolée Culturelle 💬 0 Commentaire 🏷️ art de la scène, Astro Piazzolla, critique, expérience, france, Horacio, l'envolée culturelle, l'ombre de Maria, Maria de Buenos Aires, musique, tango, theatre, théâtre des marronniers

« Je laisserai mes cendres au tango. » *Le mot est lâché comme des cendres que l'on disperserait dans un Buenos Aires mélancolique et froid, un Buenos Aires toutefois animé par les saccades et les cris de la fille de joie Maria. Au Théâtre des Marronniers du 28 novembre au 5 décembre, nous sortons avec l'esprit enveloppé dans des linceuls de piano, de hautbois, une voix suave comme les caresses de la belle Maria qui se dit « salope » et « passionnelle ». Une création curieuse, surprenante et audacieuse proposée par la narratrice et comédienne Chloë Lombard, les musiciens Audrey Martin-Favrot et Matthieu Lebert et les costumes sobres d'Augustin Rolland. Une création-créature fantasque et originale inspirée du poète Horacio Ferrer et le compositeur Astor Piazzolla, Marie de Buenos Aires est un opéra-tango décoiffant. Et, son ombre rôde toujours comme le spectre à Elsenieur... (Image mise en avant L'Ombre de Maria ©DR)*

« Ma douleur a inventé la douleur »

C'est Maria de Buenos Aires qui trotte encore avec les froufrous de sa robe légère dans les rues nocturnes de Buenos Aires. La Maria qui a vendu son âme au tango, comme Faust a perdu la sienne entre les griffes de Méphistophélès au rire étouffé. Maria est l'incarnation du tango. Elle est à la fois « déesse », à la fois « putain », à la fois « du ciel », à la fois « de la pègre ». Vous l'avez deviné : une créature mariale et infernale à la fois, provocante et virginale, la Maria que vous entendez encore alors que morte, elle est une ombre qui plane, toujours palpable et insaisissable. Il n'y a pas, dans ce théâtre, de quatrième mur et Maria traverse et transperce l'espace qui n'a plus aucune limite ou clôture. La musique est merveilleusement envoûtante. Une odeur de fleur d'oranger mêlée à celle étrangement sucrée de la cigarette de notre amie flotte.

La musique, elle, vagabonde encore dans notre tête. Ce n'est pas un théâtre que nous avons l'impression d'avoir vu. C'est une expérimentation, une expérience : donner corps et vie à un opéra-tango sans la danse, sans un théâtre au sens traditionnel du terme, or, la musique demeure, la mise en scène aussi. Alors, qu'est-ce ? Un essai, une audace, une tentative savoureuse. Il manque un petit quelque chose ; on reste encore un peu sur notre faim, mais, c'est très bien orchestré. C'est fin. Subtil. La vue d'un instrument de musique nous rend folle car on ne peut s'empêcher de dire : « Quel talent et quelle chance de donner un son si juste, si aérien alors que nous sommes si clouée au sol, si grossière à côté de la justesse. » Mais, outre cette réflexion strictement subjective, écrivons plus sérieusement. L'usage d'un petit tableau noir révèle une ingéniosité sans faille : insérons une narratrice-comédienne qui n'est plus narratrice en ce qu'elle délègue la tâche de « dire » ou du moins, d'exprimer et de faire lire au spectateur ce tableau noir. Introduisons une narratrice sur scène comme dans un livre ouvert. Ce tableau noir sur lequel la craie blanche inscrit les variations, les thèmes, les noms, les *moods* de Maria est notre petit détail coup de cœur. Il est sensationnel. Il est éclairé comme aurolé d'une douce lueur. Il est là, discret, mais imprévisible. On écrit dessus avec élégance. Il indique. C'est un petit chef d'orchestre. Une petite chose si indispensable.

La naissance des naissances

Brooklyn sort. « Les yeux fermés, on verrait Maria déambuler de nuit dans les rues ». Maria fait son deuil : celui de mourir pour le tango. Maria n'est pas Marie. Pas de Christ. Ni christes, ni de diable, juste des hommes. « La naissance des naissances », donner la vie à une autre fille qui ne sera jamais elle mais qui sera une autre elle est inconcevable. Le « Je suis Maria de Buenos Aires » ne fonctionne plus parce que le tango a pris possession de son corps. Le hautbois et le piano surgissent dans l'ombre, l'*ex-nihilo* intrigant et expectatif : parler d'une femme encore en vie, puis morte, et lui donner la parole. Donner la parole à la création, à sa metteuse en scène pour montrer une vie digne d'une légende. Elle s'appelle Maria. Dans son giron, se bousculent Eros et Thanatos. Maria, c'est elle qui aura le dernier mot, le dernier souffle exhalé du hautbois, l'ultime touche noire ou blanche qui s'enfonce sous la pulpe du doigt. Maria, c'est la douleur. Maria, c'est le nom. Narcissique *fiat lux* car elle est née. Maria est là ; elle ne disparaît pas. C'est l'amante du tango. C'est l'art. La danse. La voix. Le sexe. L'amour. Dans une chambre, on croirait l'entendre. Les murs comme une cage à oiseaux enferme ses traces de tessiture. Les sols résonnent des pas titubants de la danseuse. Les lits grincent encore. Il manque quelque chose. Ce quelque chose est si détendu qu'on ne parvient pas à l'attraper. Il manque la présence de Maria. Pourtant, elle est là. Là même si la chair et les os manquent. Maria est nulle part et partout. C'est comme cette odeur de cigarette mélangée au parfum, à la fleur d'oranger, à la rose noire. C'est le parfum de Maria.

L'ombre de Maria, mis en scène par l'Ensemble Acérola d'après une œuvre de Astor Piazzolla, au Théâtre des Marronniers du 28 novembre au 2 décembre.

Retrouvez toute la programmation du Théâtre des Marronniers en cliquant [ici](#).

Article rédigé par Pauline Khalifa (Lika).

L'ombre de Maria

D'après Maria de Buenos Aires d'Astor Piazzolla et Horacio Ferrer

 Du jeudi 28 novembre au
lundi 2 décembre 2019 de
20h30 à 21h30. Sauf sam.
30 et lun. 2 à 19h; Dim. 1er à 17h.

 Théâtre des Marronniers
7 rue des Marronniers - 69002 Lyon 2ème



Fruit de la rencontre entre le poète Horacio Ferrer et le compositeur Astor Piazzolla, Maria de Buenos Aires constitue une forme unique d'opéra-tango, deux genres que tout distingue : l'opéra très rigide et codifié et le style libre et irrévérencieux du tango.

Le récit est tour à tour noir et éblouissant, calme et grinçant, tout comme Maria, vierge déchue, à la fois fille de joie et sainte « oubliée entre toutes les femmes ».

Véritable manifeste à la tolérance, ce tango-operita montre la vie dans tous ses extrêmes du désespoir le plus profond à l'extase la plus sublime.

Cette œuvre singulière d'Astor Piazzolla est ici réduite, par les jeunes artistes de l'ensemble Acérola, pour la sensibilité du hautbois, la liberté du piano et le « Duende » qui s'exprime à travers la voix de la comédienne.

D'après *Maria de Buenos Aires* d'Astor Piazzolla et Horacio Ferrer

Récit Chloë Lombard

Hautbois Audrey Martin-Favrot

Piano Matthieu Lebert

Conseil costumes Augustin Rolland

Contact

Audrey Martin-Favrot

+336 79 17 29 53 / +4177 433 64 31

audrey.martinfavrot@gmail.com

www.audreymartinfavrot.com